

avec Thérèse de Saxe-Hildburghausen, reçut le gouvernement des cercles de la Salzach et de l'Inn, et resta à Salzbourg pendant la campagne de Russie. Bien que la Bavière dut à son alliance avec la France son érection en royaume et un accroissement énorme de territoire, et bien que Napoléon se fût toujours montré d'une bienveillance extrême envers le prince Louis, celui-ci dissimulait avec peine son ardent désir de voir briser le joug étranger qui pesait sur l'Allemagne. Lorsque la grande armée fut presque anéantie dans la désastreuse campagne de Russie, et que la fortune parut enfin délaisser l'empereur jusqu'alors victorieux, le gouvernement bavarois abandonna l'alliance de la France pour celle de l'Autriche, avec laquelle elle passa le traité de Reid (1813). Le prince Louis se chargea d'organiser la réserve bavaroise, appela, dans une proclamation, le peuple à se lever contre Napoléon, se rendit à Paris en 1814, assista au congrès de Vienne, demanda en vain, pendant les Cent-Jours, un commandement dans l'armée, et après avoir une seconde fois visité Paris avec les alliés, il retourna en Bavière, où son père le tint en quelque sorte à l'écart des affaires. De 1815 à 1825, le prince royal s'adonna entièrement à son goût pour les arts. Il jeta, en 1816, à Munich les fondements de la Glyptothèque, chargea, deux ans plus tard, le grand peintre Cornelius de l'ornement de fresques, et acheta, dans les fréquents voyages qu'il fit en Italie, la plupart des tableaux et des statues qui sont aujourd'hui le plus bel ornement des musées de Munich. Appelé à succéder à son père le 12 octobre 1825, sous le nom de Louis I^{er}, le nouveau souverain fit naître, au début de son règne, les plus belles espérances. Il abolit la censure pour toutes les feuilles non politiques, supprima les jeux de hasard et la loterie, opéra des réformes et des économies dans l'administration civile et militaire, diminua les droits de douane et de péage, augmenta le traitement des instituteurs, ordonna la suppression de la juridiction militaire en matière civile, créa une école polytechnique, transféra à Munich l'université de Landshut, et se prononça pour l'indépendance des Grecs, auxquels il envoya plus de 100,000 florins (1826). C'est également dans ces premières années que le roi Louis, voulant faire de Munich l'Athènes moderne, chargeait Ohmüller, Gaertner, Klenze, etc., d'élever dans cette ville des monuments, dont il confiait la décoration aux plus grands artistes de l'Allemagne moderne, ayant à leur tête le peintre Cornelius et le sculpteur Schwanthaler. Parmi ces monuments, nous citerons la Glyptothèque, la Pinacothèque, l'Odéon, le Palais-Royal, l'Université, la Bibliothèque, les Arcades, l'Obélisque érigé en mémoire des Bavares morts en 1813, la porte de la Victoire, enfin de nombreuses églises, notamment la basilique de Saint-Boniface. On lui doit également le Valhalla, sorte de panthéon construit près de Ratisbonne, en l'honneur de tous les héros de la Germanie. Enfin, c'est grâce à lui que se forma cette école artistique de Munich, qui tient un rang si élevé dans l'art moderne. Tout en se livrant, en faveur des beaux-arts, à ces intelligentes prodigalités, le roi Louis ne négligea point ce qui pouvait être utile à la prospérité matérielle de son royaume. C'est lui qui lança le premier bateau à vapeur qui ait sillonné le lac de Constance; qui fit construire le canal de Ludwig (1833-1847), qui met en communication le Mein et le Danube, c'est-à-dire la mer du Nord et la mer Noire; qui établit le premier chemin de fer qu'ait possédé l'Allemagne, celui de Nuremberg à Furth (1835). On lui doit également le traité de commerce avec la principauté de Hohenzollern et le Wurtemberg, l'entrée de la Bavière dans le Zollverein (1833), la création d'une banque hypothécaire, la fondation de la ville de Ludwigshafen, etc. Si, comme on le voit, il y a beaucoup à louer dans les mesures adoptées par le roi Louis, il n'en saurait être ainsi lorsqu'on examine la ligne qu'il a suivie en politique, et qui devait amener sa chute. Très-attaché par son éducation première au catholicisme, il ne tarda pas à se laisser dominer complètement par le parti ultramontain. Il favorisa à tel point l'établissement des ordres religieux et des couvents en Bavière, que leur nombre doubla en peu d'années et que l'influence cléricale ne tarda pas à devenir prépondérante dans l'Etat. La révolution qui éclata à Paris en 1830 n'exerça d'influence en Bavière qu'en éveillant dans les esprits un plus grand désir de liberté. Totalement dominé par les prêtres, le roi Louis, loin de consulter l'opinion et de satisfaire aux légitimes exigences de la nation, devint le champion de toutes les idées réactionnaires. Esprit à courttes vues, nature essentiellement impressionnable, caractère incertain et, par suite, toujours dominé, le roi usa d'abord de tempéraments; mais lorsqu'il crut pouvoir sans péril recourir à des mesures compressives, il sévit contre la presse, dont la liberté effrayait le clergé, et, sortant de toute légalité, il força les orateurs les plus hardis du parti libéral, dans la chambre élective, à quitter le pays, jeta en prison un certain nombre d'entre eux, notamment Volkhard, Behr, Eismann, et contraignit quelques autres à faire amende honorable devant son portrait. Après le sanglant conflit qui éclata à Neustadt entre l'armée et les citoyens, à l'occasion de l'anniversaire de la fête de Hambach, il se produisit dans l'esprit public comme une sorte de lassitude, et la réaction parut définitivement triom-

pher. Le parti ultramontain, devenu complètement maître de la situation, s'empara ouvertement des affaires en 1827. M. d'Abel, transfuge du parti libéral, sans appui dans le pays, mais soutenu par les jésuites, dont il était devenu l'instrument docile, fut mis, à cette époque, à la tête du pouvoir comme premier ministre. C'est alors que parut une ordonnance astreignant les protestants à s'agenouiller sur le passage du saint-sacrement; que l'on vit les principes et les idées les plus extravagantes du moyen âge préconisées, non-seulement dans le clergé, mais encore à l'université de Munich; que l'on rétablit l'ordre des bénédictins dans le but de leur livrer peu à peu l'instruction de toute la jeunesse; et bientôt l'on put constater que, de 1831 à 1840, le nombre des couvents s'était élevé de quarante-deux à cent cinq. L'oppression morale qui pesa sur le pays fut des plus lourdes, et dura dix ans. La chambre haute elle-même, jusqu'alors opposée à toutes les mesures libérales, sentit qu'il était temps de secouer ce joug écrasant. Un de ses membres les plus influents, le prince de Walderstein, proposa de mettre le ministre d'Abel en accusation, et une proposition du même genre fut présentée à la chambre élective (1847). Cependant le ministre semblait devoir résister à toutes les attaques, quand la circonstance la plus frivole vint le renverser du pouvoir. Pendant l'automne de 1846, une danseuse des plus médiocres, Lola Montès, avait fait ses débuts sur le théâtre de Munich. Le monarque sexagénaire s'éprit d'une passion si vive pour la ballerine, qu'il devint l'esclave soumis de toutes ses volontés. Le parti ultramontain essaya, dit-on, de gagner à sa cause Lola Montès; mais celle-ci, qui voulait dominer et qui n'avait nul goût, à cette époque, pour les intrigues de sacristie, repoussa ces offres, se fit nommer comtesse de Lansfeld par son royal amant, et se prononça contre le ministre d'Abel, qui se vit forcé de donner sa démission (13 février 1847). L'avènement du cabinet Berks-Wallerstein rendit la danseuse souveraine absolue de la Bavière, et la favorite ne mit plus de bornes ni à ses exigences, ni à ses excentricités publiques. Une réprobation universelle contre un pareil état de choses ne tarda pas à se manifester. Ultramontains et libéraux, noblesse et bourgeoisie, pour la première fois sans doute, se montrèrent réunis dans une opinion commune. On vit se produire alors des manifestations publiques, auxquelles les étudiants de l'université de Munich prirent une large part. Le roi, ou plutôt Lola Montès, suspendit les cours par un décret du 9 février 1848. Ce décret porta à son comble l'effervescence populaire, et des manifestations d'un caractère beaucoup plus grave se produisirent, non-seulement à Munich, mais dans les principales villes du royaume. Effrayé de ce soulèvement, le roi se vit contraint de rapporter son décret le 11 février, et sa maîtresse, ne pouvant plus tenir tête à l'orage, quitta le royaume. Sur ces entrefaites, la révolution de Février éclata à Paris. Le ministère, pour conjurer le danger de la situation, fit paraître, le 16 mars, un manifeste promettant les réformes réclamées par le parti libéral. Ces réformes parurent alors insuffisantes à l'opinion publique, et Louis, découragé, se retira de la lutte en abdiquant, le 20 mars 1848, en faveur de son fils Maximilien. Depuis cette époque, le roi Louis a vécu dans la retraite, soit en Italie, soit dans ses résidences de Bavière, consacrant ses dernières années à la culture des lettres et de la poésie, qui avait été la première passion de sa jeunesse. Il a publié, sous le titre de *Gedichte*, poésies, (Munich, 1829 et 1839), quatre volumes de vers qui, lors de leur apparition, ont été beaucoup trop vantés. « Ces vers ne donnent prise ni à la critique, ni à l'éloge, dit M. Louis Spach. La pensée y est à peu près sans éclat, comme sans fraîcheur. De loin en loin, parmi les souvenirs d'Italie, on découvre quelque perle mal enchaînée; dans les vers didactiques, on trouve la marque d'un bon naturel qui veut sincèrement le bien et qui cherche, à sa manière, à répandre autour de lui une atmosphère de bonheur; mais, en général, dans les produits de la muse royale, il n'y a point d'originalité réelle : ce sont des reminiscences ou des lieux communs. » M. Duckett a traduit en français le premier recueil de ces poésies (Paris, 1829-1830, 2 vol.). En 1843, l'ex-roi a fait paraître un ouvrage en prose, sous le titre de *Walhalla's Genossen* (les Compagnons de Walhalla). — MAXIMILIEN II (Joseph), roi de Bavière, né en 1811, mort en 1864. Il eut pour maître le célèbre philosophe Schelling, et, après avoir passé trois ans à l'université de Göttingue (1829-1831), il compléta son éducation par des voyages, notamment en Italie, où il visita à plusieurs reprises, et en Grèce, où il se rendit lorsque son frère Othon fut appelé à gouverner ce pays. Nommé major-général en 1830, il épousa, en 1842, Frédérique-Françoise, princesse de Prusse; mais il resta à l'écart des affaires publiques jusqu'au 21 mars 1848. Appelé alors à monter sur le trône, par suite de l'abdication de son père, Maximilien, comme tous les nouveaux souverains, inaugura son règne par quelques mesures libérales, dont l'état des esprits, du reste, lui faisait une nécessité. En ouvrant les chambres, le lendemain de son avènement, il déclara une amnistie générale pour tous les crimes et délits politiques, et annonça une extension dans le droit de suffrage. La chambre élective, d'accord avec le pouvoir exécutif, vota une série

de lois modifiant la législation générale, abolissant les corvées et les fiefs, introduisant la procédure orale et publique dans les affaires criminelles, établissant la responsabilité ministérielle et l'initiative parlementaire, déterminant et assurant la liberté de la presse, etc. Quelques-unes de ces lois furent aussitôt mises en vigueur; mais, dès 1849, après la répression des troubles qui éclatèrent dans le Palatinat, la réaction reprit le dessus, et le ministre Pförtner s'empara de la direction des affaires. Le pouvoir commença par demander l'expulsion d'un certain nombre de députés libéraux, et prononça la dissolution de la chambre. La nouvelle diète s'empressa de s'associer aux idées rétrogrades du ministère. Elle restreignit, ou plutôt annihila la liberté de la presse et la liberté d'association, vota des lois de haute police, qui mettaient entre les mains du gouvernement des pouvoirs exorbitants et laissaient libre carrière à tous les genres d'arbitraire; elle déclara une amnistie dérisoire, tant elle était restrictive, pour les crimes et délits politiques commis depuis 1848. De son côté, la chambre haute, plus rétrograde encore que la chambre élective, repoussa un projet de loi pour l'émancipation des juifs. En même temps, les professeurs ultramontains Stepp, Lassaulx, Hoefler, etc., remontaient dans leurs chaires à Munich; une assemblée d'évêques, réunie à Freisingen (1850), étalait au grand jour toutes les exigences cléricales; les fonctionnaires suspectés d'attachement à la liberté étaient révoqués; les écrivains libéraux se voyaient contraints à quitter le pays; enfin, des procès multipliés venaient frapper et réduire au silence les feuilles indépendantes. Cependant le roi Maximilien, qui, par sa nature, était porté vers la modération, et pour qui sans doute la chute de son père n'avait pas été une leçon inutile, crut prudent de s'arrêter dans cette voie déplorable. Il proposa et fit voter aux chambres, en 1855, deux projets de lois qui reposaient depuis 1848 dans les cartons du ministère, l'un qui soumettait indistinctement toutes les professions à l'impôt, l'autre qui établissait un impôt progressif sur le revenu. Tout en favorisant les intérêts catholiques, il se dégagea ouvertement de l'influence ultramontaine; enfin, grâce à une longue paix, l'agriculture, le commerce et l'industrie prirent sous son règne un puissant essor. En ce qui concerne les affaires étrangères, la politique de la Bavière présente également peu d'unité et d'ampleur de vues. Après avoir été, en 1848, partisan du pouvoir central allemand, le gouvernement de Maximilien déclara tout à coup s'en référer à l'état de choses établi par les traités de 1815, chercha à jouer un rôle de médiateur entre la Prusse et l'Autriche, puis il éleva ses prétentions plus haut et rêva de constituer une sorte de triade chargée de gouverner l'Allemagne, et dont, naturellement, il voulait faire partie. Il entama dans ce but des négociations avec la Prusse et l'Autriche, son alliée naturelle. De ces négociations laborieuses naquit, le 27 février 1850, le projet dit des *trois rois*, qui proposait d'établir un pouvoir central, composé de trois puissances et d'une représentation nationale des plus limitées. Ce projet mort-né excita, dans toute l'Allemagne, une réprobation générale, qui se manifesta énergiquement même en Bavière. Le roi Maximilien se décida alors à demander le rétablissement pur et simple de l'ancienne diète fédérale. Lors de la guerre d'Orient, il crut prudent de ne point se prononcer, dans l'intérêt de son frère Othon, roi de Grèce; mais il n'en fut point ainsi quand éclata la guerre d'Italie, en 1859. Lorsque l'Autriche eut été battue et chassée de la Lombardie par les armées de la France et du Piémont, Maximilien de Bavière fut un des premiers, en Allemagne, à se déclarer contre la France, et il fit tous ses efforts pour amener les puissances allemandes à se réunir à l'Autriche et à marcher contre nous. Depuis cette époque, le gouvernement de Maximilien n'a donné signe de vie, du moins à l'extérieur, qu'en protestant contre la formation du royaume d'Italie. Comme son père, le roi Maximilien s'est attaché à protéger les lettres et les arts. Il fit affrêter à Munich des hommes éminents, parmi lesquels il suffit de citer le poète Giebel, le grand chimiste Liebig, Siebold, Pfeufer, Carrière, etc. Initié depuis sa jeunesse, par Schelling, à la connaissance de la philosophie moderne, le roi de Bavière entreprit de réfuter le système de Hegel. Intrépide chasseur de chamois et grand amateur de voyages, il visita Naples et la Sicile en 1853, Paris et les grandes villes de France en 1857, l'Espagne en 1860, et mourut le 11 mars 1864, laissant le trône à son fils Louis II, né en 1845. Aucun événement important n'est venu signaler encore le règne de ce jeune souverain, qui, comme son père et son grand-père, professe, dit-on, le goût le plus vif pour les lettres et les beaux-arts.

BAVIÈRE (BASSE), province administrative de Bavière, dont le ch.-l. est Passau; superficie 10,690 kil. carr.; 543,356 hab.; entre le haut Palatinat au N.-O., le cercle de haute Bavière à l'O. et l'empire d'Autriche au S. et au S.-E. Le sol de ce cercle est montagneux au N., et renferme les points culminants du Bohémwald; ailleurs, le territoire est fertile en grains de toute espèce et arrosé par le Danube, l'Isar et la Vils. Après l'agriculture, la principale richesse de ce cercle consiste dans le tissage des toiles, la fabrication des pote-

ries et des cuirs, l'exploitation des mines de fer des environs de Passau. Il est divisé en vingt et un gouvernements administratifs et deux justices seigneuriales.

BAVIÈRE (HAUTE), province administrative de Bavière, ch.-l. Munich, superficie 16,940 k. carr.; 738,851 hab. Ce cercle, compris entre celui du haut Palatinat au N., celui de Souabe-et-Neubourg à l'O., l'empire d'Autriche à l'E., le cercle de basse Bavière et l'Autriche à l'E., est couvert par les montagnes les plus élevées du royaume; l'élève de bétail et de chevaux, la culture des grains, en sont la principale richesse. On y trouve des mines de sel et de fer, des carrières de marbre, d'albâtre, de pierres meulières et à aiguiser. Cette province est divisée en trente-sept gouvernements administratifs et une justice seigneuriale.

BAVIÈRE-RHÉNANE. V. PALATINAT.

BAVIÈRE (Jean de), dit *Sans-Pitié*, évêque de Liège au x^e siècle. Né avec des passions violentes, que l'exercice du pouvoir ne fit que surexciter, cet indigne prélat commit de tels excès et de tels scandales, que les Liégeois, poussés à bout, se révoltèrent et le remplacèrent par Thierry de Hornes. Jean de Bavière attaqua alors les Liégeois, les battit à la bataille d'Othée et se vengea en leur enlevant leurs libertés et leurs antiques privilèges. Quelque temps après, il voulut épouser sa nièce, Jacqueline de Bavière, qui repoussa avec indignation ce projet et ne tarda pas à subir les effets de son ressentiment. Jean de Bavière se fit céder pour douze ans la Hollande par le duc Jean, qui épousa Jacqueline, puis il quitta son évêché de Liège et se maria avec la veuve du duc Antoine de Bourgogne, son ancien allié contre la France. On doit dire, à l'honneur de Jean de Bavière, qu'il encouragea Jean Van Dyck à ses débuts et le nomma son premier peintre et varlet de chambre. C'est une heureuse et importante trouvaille faite récemment par M. de Laborde dans les archives de Bruges.

BAVION s. m. (ba-vi-on). Mamm. Syn. de babouin.

BAVIUS, versificateur latin, qui s'acharnait à critiquer toutes les productions de Virgile, comme Mœvius à critiquer les poésies d'Horace. Leurs noms seraient complètement inconnus, si Virgile lui-même ne les avait cités dans ce vers d'une de ses élogues :

Qui Davium non odit amet tua carmina, Mævi.

On croit que Bavius mourut dans la Cappadoce, vers l'an 34 av. J.-C.

BAVO, nom ancien d'une petite île de l'Adriatique, sur la côte de Dalmatie, auj. Bua. Cette île fut un lieu de détention sous les empereurs romains.

BAVOCHÉ, ÉE. (ba-vo-ché) part. pass. du v. Bavoche : *Planche BAVOCHÉE. Contour BAVOCHÉ. Épreuve BAVOCHÉE.*

BAVOCHER v. a. ou tr. (ba-vo-ché — rad. baver.) Grav. et typogr. Imprimer d'une façon peu nette, maculer le contour des lettres ou du dessin : *BAVOCHER une estampe, une feuille d'impression.*

— Absol. Donner des épreuves bavochées : *La planche BAVOCHÉE.*

— Techn. Salir, tacher de jaune; tacher le blanc destiné à recevoir l'or, ce qui laisse une tache par transparence : *BAVOCHER un cadre.*

— Peint. Produire des contours indécis et sans fermeté : *Quel moment douloureux que celui où le pinceau incertain BAVOCHÉ sur la toile!* (Th. Gaut.)

— Rem. Tous les dictionnaires, à l'exemple de celui de l'Académie, font ce verbe essentiellement neutre; mais, par une double contradiction, ils en donnent une définition active et admettent l'emploi du participe passé comme adjectif; or, si l'on peut avoir des feuilles bavochées, il faut nécessairement que l'on puisse bavocher des feuilles.

BAVOCHEUX, EUSE adj. (ba-vo-cheu, euse — rad. bavoche). Néal. Qui a des bavochures; dont le contour est peu net, maculé : *Aimes-tu mieux les amateurs qui se donnent des airs artistes en n'adorant que les peintures BAVOCHÉES?* (Jam. Rouss.)

BAVOCHURE s. f. (ba-vo-chu-re — rad. bavoche). Défaut d'un ouvrage bavoché : *Les BAVOCHURES d'une estampe, d'une page d'imprimerie.*

— Peint. Défaut de précision, de netteté dans les contours d'une peinture : *Cette crétude de main lui permettait de peindre très-vite, sans tomber dans le désordre, les BAVOCHURES, le gâchis et le tumulte de l'esquisse.* (Th. Gaut.)

BAVOIR s. m. (ba-voar — rad. baver). Bavoette pour les tout petits enfants : *Elle avait toujours soin de garantir le tablier de ses enfants par un BAVOIR épais.* (L.-J. Larcher.) *Les BAVOIRS doivent être en étoffe douce.* (L.-J. Larcher.)

BAVOIS s. m. (ba-voa — de *baviardus*, selon Du Cange). Féod. Ancien terme de monnaie; c'était la feuille de compte où l'on inscrivait l'évaluation des droits de seigneurage, brassage, faillage, etc., selon le prix courant, prescrit par le prince, pour l'or, l'argent, le billon en œuvre ou hors d'œuvre. Il On dit aussi BAVOUER.

BAVOLER v. n. ou intr. (ba-vo-lé — rad. bas et voler). Fauconn. Voler bas. || Vieux mot.